

entretien

Philippe Caubère

Théâtre / 5

Histoire d'un art de vivre la scène

Une idée somptueuse et audacieuse pour l'artiste Philippe Caubère dans ce challenge bien frappé de *l'Homme qui danse* ou la vraie *Danse du diable*, une comédie fantastique en six épisodes. Il suffisait – quel bel euphémisme – de vouloir tout jouer. Dès 1981, Caubère crée *La Danse du diable* avec la présence d'une mère, la force berçante de rêves d'enfance et d'adolescence, l'esprit libérateur de 68, sans oublier les années uniques d'un apprentissage bienheureux sous l'aile d'Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil. En 2006, ce magicien de la scène réordonnance avec *L'homme qui danse* les spectacles successifs d'une vie entière dévolue au théâtre. Dans un art de vivre ressenti comme familial et sacré, flirtant entre spontanéité et méditation.

C'est en décembre 2005 au Théâtre du Chêne Noir à Avignon que vous avez créé l'Homme qui danse, spectacle en tournée depuis.

Philippe Caubère : C'est l'aboutissement d'un long travail qui a été initié en 1980, deux ans après avoir quitté le Théâtre du Soleil, en improvi-

Vous êtes revenu à la charge en reprenant vos premières improvisations.

P. C. : Je voulais les livrer dans leur intégralité, ce qu'à l'époque, j'avais regretté de ne pouvoir réaliser, n'imaginant pas la possibilité de séries de spectacles. Je travaille à cet objet final depuis 2000 avec la création d'un premier volet, *Claudine et le théâtre*, à la Carrière Boulbon au Festival d'Avignon. Au Théâtre du Rond-Point, où la rencontre avec Jean-Michel Ribes a été formidable, a été créé le second volet, *68 selon Ferdinand*, en 2002. Aujourd'hui, je m'essaie à jouer intégralement le récit de cette aventure personnelle, qui est aussi celle d'une génération.



Photo : M. Laurent

« Le t
humaine

« Le temps a posé son filtre de décantation humaine, entre improvisation et écriture. »

sant sur ma vie, mon enfance, mon adolescence, ma jeunesse. Pour le résultat d'un premier spectacle, la *Danse du diable* en 81, que j'ai joué longtemps. J'ai improvisé ensuite pour créer un deuxième spectacle un peu plus romanesque, qui a pris quinze ans de ma vie, le *Roman d'un acteur* au Cloître des Carmes au Festival d'Avignon en 93. J'ai dérivé en passant par *Aragon* en 96, et en m'arrêtant sur un torero nîmois avec *Recouvre-le de lumière* d'Alain Montcouquiol, en 2003 aux Arènes de Nîmes.

Une comédie fantastique en trois volets et six épisodes...

P. C. : *Claudine et le théâtre*, le premier volet, comporte deux spectacles, *Claudine ou l'éducation* et le *Théâtre selon Ferdinand*. Le second volet, *68 selon Ferdinand* rassemble *Octobre* et *Avignon*. Le troisième volet se scinde en *Ariane et Ferdinand*. Mes spectacles s'écrivent sur ordinateur, mais aussi en répétition et en représentation. Il faut pouvoir jouer pour finalement écrire... Cela a nécessité six années avec un an d'exploitation où le spectacle se joue mais aussi se métamorphose, s'écrit, s'accomplit... Quand j'ai repris les improvisations d'il y a vingt ans, je me suis rendu compte qu'en les enchaînant, tout retombait dans les cadres. L'inconscient avait agi comme un auteur puisque je ne voulais atteindre que ce seul objectif. Le temps a posé son filtre de décantation humaine, entre improvisation et écriture.

Le thème du temps reste essentiel dans votre approche théâtrale.

P. C. : L'Homme qui danse est une seule pièce de théâtre qui durerait dix-huit heures. À la naissance succède la mort, c'est ma vie de 0 à 27 ans, mon âge lors du film dans lequel j'incarne Molière. On peut voir les spectacles en suivant le fil chronologique, ou bien comme un album de Tintin avec sa propre logique et son épilogue.

Écrire, improviser, répéter, jouer sa vie est devenu pour vous une philosophie.

P. C. : Une philosophie obligée de vie parce que je n'ai pas eu le choix. Ce projet au départ était irréalisable ; il a fallu que je m'applique à une stratégie, avec des ruses et des astuces qui se métamorphosent en discipline, sous l'égide du temps encore, le temps réel, le temps du travail et le temps joué. Depuis des années, s'impose cette idée : il faut que ça finisse... Mais il ne faut pas se presser, sinon le temps se venge et fait tomber de cheval. Il a fallu que je cesse de me questionner : le public, toujours au rendez-vous, m'a donné raison. Voilà la vraie grâce. Après avoir quitté le Soleil, je me suis vite rendu compte que si je ne retrouvais pas l'enjeu que j'avais expérimenté chez Ariane Mnouchkine, ça irait vraiment mal pour moi. Peut-être pas jusqu'à la mort parce

que je n'aurais jamais eu le courage de me pendre. Je ne sais pas ce que j'aurais fait...

Le théâtre est envisagé comme un art. Et pour le public, vos prestations sont devenues un manifeste historique, générationnel, et existentiel.

P. C. : C'est le temps qui a fait son œuvre. L'art est l'un des derniers lieux de l'aventure humaine. Au Soleil, j'avais l'impression de faire autre chose que d'exercer un métier même si en même temps, le métier me pénétrait. Pour pouvoir poursuivre, il a fallu fracasser les contraintes en écrivant d'abord une pièce juste sur soi, ce qui était mal vu au théâtre, à l'époque, puis j'ai dérivé sur ma mère, sur Ariane... Je voulais parler de moi le plus intimement possible. Mais si on veut traverser la forêt amazonienne pour la première fois, il faut travailler, endurer et réfléchir. C'est le corps autant que la tête qui est présent à l'appel. Ce que j'ai accompli finalement reste inédit, et j'ai réalisé mon rêve d'adolescent.

Propos recueillis par Véronique Hotte
L'Homme qui danse ou la vraie Danse du diable, **Comédie fantastique en six épisodes, de Philippe Caubère, à 20h du 15 septembre au 30 décembre à 20h, au Théâtre du Rond-Point, 2 bis av. Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris. Tél. 01 44 95 98 21**